

L'ethnographie au risque de l'agression : expérience de terrain à risque

Sylvain Batianga-Kinzi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anthropodev/302>

DOI : 10.4000/anthropodev.302

ISSN : 2553-1719

Éditeur

APAD - Association pour l'anthropologie du changement social et du développement

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 87-97

ISBN : 9791093476018

ISSN : 2276-2019

Référence électronique

Sylvain Batianga-Kinzi, « L'ethnographie au risque de l'agression : expérience de terrain à risque », *Anthropologie & développement* [En ligne], 40-41 | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anthropodev/302> ; DOI : 10.4000/anthropodev.302



La revue *Anthropologie & développement* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'ethnographie au risque de l'agression : expérience de terrain à risque

Sylvain Batianga-Kinzi

Comment l'anthropologue peut-il construire les liens ethnographiques avec ses interlocuteurs et poursuivre sa recherche dans une perspective compréhensive dans le contexte d'un terrain sensible présentant des risques ? L'expérience du terrain est un dispositif central dans le processus de la construction de savoir anthropologique. Mais, les pratiques ethnographiques sont toujours investies par les acteurs du milieu local de représentations diverses susceptibles d'interrompre le cours de l'enquête ou d'en biaiser les résultats. Ces représentations ne sont pas neutres, ni anodines ou insignifiantes. Dans le cadre d'une recherche sur les organisations humanitaires en République centrafricaine, elles révèlent une interaction complexe qui met à l'épreuve l'intelligence de la situation par l'ethnologue qui essaye d'en rendre compte.

How can the anthropologist build proper and comprehensive relationships with informants in a highly sensitive and hazardous fieldwork situation? Field experience is at the heart of anthropological knowledge production process, but ethnography is always liable to be understood by local actors in unexpected and unwanted ways. Such readings are neither neutral nor innocent or unimpressive. In a fieldwork about humanitarian organizations in C.A.R., they highlighted the complexity of tensed survey relationships.

Introduction

Les notions de « terrain en conflit », « terrain sensible » (Bouillon, Frésia et Tallio, 2005; Vulbeau, 2007; Pian, 2012), « terrain miné » (Albera, 2001), « terrain à risque » sont des expressions qui, toutes, soulignent la nature problématique du terrain identifié pour l'enquête. Les problèmes peuvent concerner indifféremment un contexte socio-politique incertain, conflictuel ou dangereux. En arrière-plan, ces contextes soulèvent la question de la sécurité de l'ethnologue et de ses informateurs ou les problèmes d'accès aux lieux. Ce genre de contexte commande à l'ethnologue

d'engager une approche prudente, adaptable en permanence au fil des événements, des incertitudes, des rumeurs volatiles ou insaisissables. Evidemment, ce genre de situation est propice à l'élaboration de multiples micro bricolages méthodologiques qui, pris tous ensemble, concourent à des innovations épistémologiques qui pour être modestes n'en sont pas moins réelles. Mais, ces situations sont aussi porteuses de dangers potentiels, petits et grands.

Pourtant, les terrains ethnologiques ont toujours été, de fait, des terrains sensibles. Jean Copans cité par Juliette Sakoyan (2006) souligne d'ailleurs que chaque période a ses terrains sensibles, et même que « *les terrains non sensibles des uns sont peut-être les terrains sensibles pour les autres* ». Si la sensibilité est ce qui définit le terrain nécessaire à l'exercice de l'anthropologie, la plus grande prudence dans les pratiques d'immersion devrait être de mise. Mais la sensibilité du terrain change, elle est plus ou moins aiguë lorsqu'il évolue brusquement sous l'effet de contraintes exogènes ou endogènes, ou lorsque son histoire s'emballe, bousculant et détruisant l'ordre établi.

Dans cette perspective où l'anthropologue se confronte en chair et en os à des situations inédites, imprévisibles et contingentes, il doit adopter une approche judicieuse et flexible face aux aléas ethnographiques. Mais, il le fait en interaction et en confrontation permanentes avec les réalités *sui generis* de sa propre « équation personnelle » (Laburthe-Tolra et Warnier, 1997: 370) et avec les incertitudes liées à ses illusions méthodologiques et à sa connaissance insuffisante du groupe social dans lequel il s'immerge. Etant donné que l'investigation repose pour une bonne part sur son rapport avec le « terrain sensible », il ne resterait à l'ethnographe qu'une seule chance, celle de construire ce contexte de « sensibilité » comme objet d'étude. Par-delà la nécessaire réflexivité du regard, s'offrirait alors à l'ethnographe, la possibilité de questionner son objet de recherche, à partir de sa propre expérience du risque que lui fait subir le terrain, car :

« Ce que nous renvoie le terrain est trop riche, trop riche si nous ne nous questionnons pas sur "le voir", sur ce qui nous donne à voir, et sur l'expérience sensible porteuse d'un savoir. » (Bonta, 2008)

Cette interrogation se concrétise de manière très aiguë quand, en pleine situation d'enquête, le chercheur se trouve être victime d'une

agression verbale en public. Quelles sont les conséquences épistémologiques de cette expérience intime de l'agression ? Comment l'ethnographe peut-il maintenir un semblant d'approche compréhensive tout en surmontant ses émotions ? C'est à ces questions que cet article tentera d'apporter quelques éléments de réponses.

Quand l'ethnographe est la victime !

Ma recherche doctorale porte sur « l'intervention humanitaire en Centrafrique : politiques, pratiques et conceptions ». Mes enquêtes se sont déroulées alors que la République centrafricaine traversait une longue période de crise politique et de violence dont les aléas risquaient en permanence de rendre impossible mon accès sur les lieux d'enquête. Les événements imprévisibles associés à ces turbulences politiques posaient un problème de sécurité à mes enquêtes tant à Bangui, la capitale, que sur mon terrain d'enquête dans les petites villes de Batangafo et Kabo au nord du pays. Une première mission projetée à Batangafo et à Kabo fut ainsi annulée à cause des consignes sécuritaires. Mais, après quelques mois, constatant que plusieurs missions humanitaires avaient repris leurs activités d'assistance aux personnes déplacées par les conflits militaro-politiques et aux populations affectées par les conflits entre éleveurs et agriculteurs, je décidais d'aller à mon tour sur ce terrain.

J'arrivais à Batangafo alors que plusieurs camions du Programme Alimentaire Mondial (PAM) étaient déjà là. Cependant, les responsables affectés à la distribution des vivres aux personnes déplacées n'étaient pas encore arrivés sur le site. Auparavant, alors que je travaillais à Bantagafo pour une organisation humanitaire, j'avais noué des liens d'amitié avec quelques personnes qui travaillaient au PAM. Cet ensemble de circonstances a été propice à l'émergence d'un quiproquo qui m'a mis dans l'embarras.

Mon arrivée ne passa donc pas inaperçue, les transporteurs des vivres de même que certains jeunes vinrent vers moi pour m'accueillir avec joie. Certaines personnes ne tardèrent pas à me poser des questions concernant la distribution des vivres aux personnes déplacées. Ce fut l'occasion de préciser à ceux qui me connaissaient avec la casquette d'humanitaire que je ne travaillais plus dans une organisation humanitaire et que j'étais

« retourné à l'école » pour apprendre plus encore. Dire que j'étais « retourné à l'école » était plus immédiatement compréhensible pour mes interlocuteurs que d'expliquer que je me trouvais aujourd'hui à Batangafo pour les besoins d'une enquête ethnographique. Certains, qui avaient bien compris mon « retour à l'école » comme « une quête de savoirs supplémentaires » hochaient la tête. D'autres, qui comprenaient mon projet comme un désir de « devenir une grande personne » m'encourageaient en disant « *vas-y et tu reviendras plus tard nous aider* ». Cet accueil fut pour moi le signe que les jeunes de la ville avaient bien compris ce qu'était mon nouveau rôle qui n'avait plus rien à voir avec mes fonctions antérieures. Deux jeunes hommes ont proposé de m'héberger pendant ce séjour sur le terrain. Mais, à cause d'un problème d'accès à l'électricité, j'ai décliné cette offre généreuse, acceptant toutefois de prendre mon repas quotidien avec eux. A cet instant, j'étais convaincu d'avoir été, en quelque sorte, réintégré dans l'espace social de Batangafo. Mais, il s'est avéré que cette conviction était une illusion provoquée par la familiarité apparente du terrain et des gens supposés connus. J'ai réalisé, bien malgré moi, que :

« L'insertion du chercheur dans une société ne se fait jamais avec la société dans son ensemble, mais à travers des groupes particuliers. Il s'insère dans un réseau et pas dans d'autres. » (Olivier de Sardan, 1995: 16)

Je faisais quotidiennement des va-et-vient entre Batangafo et le site des personnes déplacées qui se trouve à environ 6 km de la ville. Au terme de mon séjour, j'apprenais par la rumeur publique que les rebelles seraient à environ 20 km de la ville. De bouche à oreille, la rumeur gagna, se répandit dans la ville comme une traînée de poudre. Certaines familles commencèrent à regagner leurs campements de brousse. La ville devenait de plus en plus calme. Certaines personnes marchaient tranquillement comme si de rien n'était. D'autres, par contre, surtout les femmes, hâtaient le pas et s'activaient en tous sens. Les ONG humanitaires présentes sur place, le Conseil Danois pour les Réfugiés et Médecins Sans Frontières, mettaient en place leurs dispositifs sécuritaires. Chaque organisation réorganisait le plan d'évacuation des personnels en fonction des informations incertaines sur une éventuelle attaque de la ville par les rebelles. Quant à la force publique, constituée d'éléments de la gendarmerie et des Forces Armées Centrafricaines (FACA) en détachement à Batangafo, elle était dépourvue

d'une logistique suffisante pour organiser la riposte. Les militaires décidèrent alors de réquisitionner deux véhicules appartenant aux organisations humanitaires afin d'aller combattre les rebelles qui avaient commencé à faire des tirs sporadiques sur la ville. Comme un signal, les détonations d'armes automatiques créèrent la panique dans la ville. Quant à moi, je me trouvais dans l'impossibilité de quitter la ville pour repartir à Bangui car j'appris, sans grande surprise, que le propriétaire du véhicule que j'avais loué pour venir refusait d'envoyer son véhicule venir me chercher à Batangafo. Après avoir cherché en vain « une occasion », un moyen de transport pour quitter le terrain, j'étais revenu à la gare routière où beaucoup d'hommes et quelques vendeuses de gâteaux stationnaient. Un commerçant de la ville m'offrit de prendre du thé.

Subitement, un homme fendit la foule et commença à proférer de vives menaces à mon encontre. Je le reconnus, il s'appelait Blaise et je l'avais croisé à plusieurs reprises lors de mes précédentes missions à Batangafo. D'un air furieux et agressif, il marcha vers moi comme s'il ne voyait pas les gens qui étaient sur son passage. Les yeux fixés sur moi, il avançait en vociférant :

« C'est vous, les humanitaires qui nous causez tous ces problèmes. Vous voulez que le pays reste dans des troubles pour avoir des financements supplémentaires. Allez-vous arrêter avec ça un jour ? Pourquoi depuis des années sommes-nous toujours en conflit ? Nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons. Vous produisez des personnes déplacées ici et là ! Les gens ne peuvent pas rester chez eux et cultiver. Il faut qu'on en finisse ! Pourquoi est-il venu ? Chaque jour il part à Bobazi (le camp des personnes déplacées) ! Laissez-moi ! (Les hommes qui étaient sous les manguiers tentaient de le retenir pour l'empêcher de m'agresser). Vous me comprendrez un jour ! Je sais ce que je suis en train de dire ! Il le sait autant que moi ! Dans cette ville, ce sont les humanitaires qui détiennent les informations relatives aux crises. Savez-vous pourquoi ? »

Mais, ce n'est que bien après que je compris que les gens m'avaient pris pour l'un des membres du PAM, attendus avec impatience pour procéder à la distribution des vivres.

La foule qui m'entourait réagissait diversement aux invectives de Blaise. Je constatais que nombre de personnes ne partageaient pas son

avis. Mais, certains hochaient la tête comme pour marquer leur consentement à ses propos. D'autres, à l'instar d'un jeune homme que je connaissais aussi avaient une opinion compatible avec l'accusation de « mon agresseur » :

« Oui ce que dit Blaise est vrai ! Ne prenez pas sa réaction comme étant de la blague ou du dérangement! Cela nous permet de voir clair dans ce qui se passe actuellement. Nous ne l'accusons pas, c'est un Centrafricain comme nous. Mais, il y a beaucoup des Centrafricains qui sacrifient les autres pour leurs intérêts. »

Stupéfait par la réaction agressive de Blaise, je choisis de faire profil bas afin d'éviter d'envenimer une situation déjà fort tendue qui risquait de rendre mon retour à Batangafo incertain, voire même de mettre un terme à mon aventure ethnographique locale. En outre, je n'avais aucune idée de l'étendue du partage de cette conception de la nuisibilité du personnel des organisations humanitaires. J'étais interloqué, car je côtoie quotidiennement les acteurs de l'aide humanitaire avec qui j'ai collaboré par le passé. J'assistais à un phénomène que je pouvais observer, décrire, tenter de relier à mes expériences antérieures de terrain, mais il m'était très difficile de le comprendre. Cependant, face à cette agression, c'est sans trop réfléchir que j'ai choisi d'adopter une attitude de réserve. Plus tard, j'ai essayé d'identifier dans les événements passés ce qui pouvait avoir touché la sensibilité de « mon agresseur » au point de susciter une telle agressivité. J'ai donc pris sur moi, essayant de ne pas m'enfermer dans ma perception des faits et dans les effets de mon expérience sensible.

Alors, j'ai décidé d'inscrire cet événement singulier dans le processus de compréhension des problèmes afférents à mon sujet de recherche. Mais, en changeant l'objet immédiat de mon investigation, j'ai provoqué un basculement réflexif de l'analyse: je passais brutalement de l'analyse de la vulnérabilité des personnes déplacées à l'analyse de ma propre vulnérabilité sur le terrain. Pourtant, le basculement est moins radical qu'il n'y paraît. En prenant de la distance avec l'émotion suscitée par l'agression verbale dont je venais d'être l'objet, j'étais en mesure d'accéder à un univers de représentations locales de l'intervention humanitaire dont j'étais loin de soupçonner l'existence : à savoir que les organisations humanitaires entretiennent l'insécurité afin de se reproduire par le renouvellement de leurs financements. La perception immédiate que cette conception était

loin de faire l'unanimité parmi les acteurs en présence, tout en ne leur paraissant pas extravagante, m'a amené à solliciter un entretien avec « mon agresseur ». Ce redéploiement ad-hoc de l'enquête *in situ* m'offrait l'occasion de plonger dans ces conceptions critiques de l'intervention humanitaire. Mais ce n'était possible qu'à la condition de parvenir à composer avec mon agresseur afin d'aller en profondeur dans son système de représentations. Une heure environ après cette agression, j'ai décidé d'inviter mon agresseur à prendre un pot avec moi. Cette attitude conciliante avec mon agresseur fut particulièrement appréciée par la foule des témoins qui avait assisté à l'événement. Fort de cette reconnaissance collective et grâce au soutien d'un compagnon de terrain, il ne fut guère difficile de convaincre mon agresseur d'accepter cette invitation. Alors, autour du pot de réconciliation, mon « ex-agresseur » est revenu sur les raisons de sa réaction et c'est alors j'ai pu comprendre qu'il existait localement une conception négative de l'intervention humanitaire.

Qu'il soit anodin ou violent, l'événement imprévu met en relief l'irruption de l'imprévu, de l'inattendu dans le tissu social, de ce fait il impose à la routine ethnographique d'adopter un autre régime de réflexion sur l'objet. Si « *la quantité et la richesse des observations permettent à l'ethnologue d'affermir sa place parmi les savants* » (Laburthe-Tolra et Warnier, 1997: 26), cette richesse passe non seulement par la maîtrise du rapport au terrain, mais aussi par la gestion adéquate des tensions voire des conflits qui entourent la présence de l'ethnographe dans le milieu. Ainsi :

« L'événement permet de repérer comment et pourquoi les agents d'une culture construisent, défont, se souviennent, pratiquent le langage, entretiennent des relations émotionnelles et posent les différents mondes dans lesquels ils évoluent. Les événements d'une culture autorisent une lecture en réseaux qui donne naissance, à chaque nœud, à différentes routes dont la tâche consiste à conduire les multiples significations que ses agents et ses interprétants construisent. » (Affergan cité par Campion, 2000 : 3)

C'est ainsi que j'ai compris, à travers cette agression verbale, à quel point j'étais encliqué dans l'espace social des organisations humanitaires et donc impliqué, à mon corps défendant, dans le jeu des représentations complexes et contradictoires qui le concerne. Brusquement, j'ai été con-

traint de faire face à mon reflet, où plutôt à l'image de moi que se faisaient certains acteurs locaux. Cet événement m'a fait prendre conscience à quel point mes différents positionnements dans les différents milieux sociaux locaux (ménages, maraîchers, commerçants, équipes de la distribution des vivres aux personnes déplacées internes, etc.) étaient l'objet de réinterprétations constantes par les acteurs locaux.

A partir du moment où j'ai réussi à penser l'agression verbale moins comme un problème personnel que comme un événement lié au contexte à risque de mon terrain, j'ai pu reconstruire l'événement comme une continuité dans le cours de ma recherche, comme une possibilité de saisir la dynamique des représentations de la population locale sur les interventions humanitaires. Mais l'événement « agression personnelle » m'avait ouvert les yeux sur mon statut local: j'étais perçu comme un étranger ! Sans m'en rendre compte, j'avais construit une « distance » relative vis-à-vis de mes interlocuteurs locaux. Et c'était dans cette posture initiale distanciée que j'avais recueilli des discours et observé les pratiques des acteurs locaux. Je n'avais pas réfléchi à cette distance que j'attribuais à la situation d'enquête, ni à la manière dont elle serait perçue par les gens. La violence de l'événement qui résidait principalement dans le fait qu'il était totalement inattendu m'a contraint tout d'un coup à prendre conscience de mon altérité. La reconnaissance de ma différence fut un processus par lequel je vis, je perçus, je regardai, j'entendis, je pensai, je conçus et je compris l'Autre dans la totalité de son être social et culturel. Ce processus de compréhension a permis d'établir un rapport dialogique avec l'Autre sans adhérer à son être. C'est ainsi que j'en suis arrivé à prendre une posture plus empathique :

« [...] à prendre au sérieux les expériences des acteurs, à les observer en se centrant sur leur quotidien et en en questionnant les aspects a priori les plus banals. » (Papadaniel, 2008 : 3)

Ce sont indéniablement les mécanismes euphorisants d'une atmosphère de convivialité et de connivence recrées qui m'ont permis de reconstruire avec empathie la relation d'enquête avec mon agresseur.

L'empathie à l'épreuve de la sensibilité du terrain

Cet approfondissement du regard ethnographique que permet l'approche empathique est parfois perçu comme « l'art magique de l'ethnologue » (Fabbiano, 2008) qui lui permet d'accéder non seulement aux logiques sous-jacentes qui structurent les conduites d'acteur, mais aussi à la compréhension des non-dits. Cette approche m'a paru particulièrement pertinente pour affronter un contexte à risque, dans une zone très sensible soumise depuis longtemps aux attaques des rebelles, au banditisme des coupeurs de route et des voleurs de bétail et aux repréailles des éleveurs peuls.

L'empathie « en tant qu'opération de connaissance » (Nicolas, 2008) m'a permis d'engager un processus de co-construction du savoir ethnographique. Il était important de partager nos émotions, d'en accepter la réciprocity, avant de commencer à réfléchir ensemble dans un processus de pensée et de symbolisation conjointes. A partir du moment où j'avais décidé de comprendre les logiques de mon agresseur à partir de son discours, j'ai pu l'amener à m'expliquer les représentations que les gens se font de l'humanitaire à Batangafo, qui constituaient un des ressorts de sa réaction violente à mon encontre. Cette démarche d'écoute de ses justifications a eu pour effet de me rassurer, de résorber la tension que suscitait à mon insu ma présence pour les habitants que je côtoyais chaque jour et dont je venais de prendre brutalement conscience. L'autre conséquence de cette décision interactive fut de rendre possible la co-construction du savoir ethnographique, dans le cadre d'une relation de confiance renouvelée.

La versatilité du terrain se traduit par des changements radicaux de contexte et des renversements de situation mais aussi par une diversité d'acteurs entre lesquels il faut savoir naviguer :

*« Alors que beaucoup d'écrits méthodologiques envisagent la relation d'enquête au singulier, ce sont en fait des relations avec (et entre) différents individus que le chercheur doit établir et gérer. »
(Bué, 2010)*

Le contexte d'une situation locale saturée par les interventions humanitaires introduit des contraintes supplémentaires à l'exercice de la méthode ethnographique. Il faut toujours observer, communiquer, décrire et

interpréter, mais, il me semble que dans ce contexte, le positionnement de l'anthropologue, son statut réel, apparent ou assigné, ses affiliations connues ou devinées, ses pouvoirs réels ou supposés interfèrent plus que dans d'autres contextes ethnographiques. Dans ce genre de terrain mouvant, le chercheur est continuellement appelé à refaire et défaire sa posture en fonction des aléas et des opportunités ethnographiques :

« *(Ces terrains) impliquent de renoncer à un protocole d'enquête par trop canonique, l'ethnologue devant ici mettre ses méthodes à l'épreuve pour inventer, avec un souci permanent de rigueur, de nouvelles manières de faire...* » (Bouillon, Fresia, Tallio, 2005: 14-15)

Jean Copans écrit qu'on n'apprend réellement l'anthropologie qu'en la pratiquant (Copans, 1967 : 84). Alors, le terrain à risque, sensible ou en conflit, est sans doute la meilleure des écoles de la pratique pour un ethnologue qui doit s'ajuster et s'adapter de manières multiples et variées. Sur ces terrains difficiles, les questions d'éthique sont plus sensibles qu'ailleurs, la réflexivité de la pratique s'impose à chaque instant, le contrôle des émotions est sollicité en permanence. Mais, finalement, l'objectif de connaissance ne change pas. La même exigence de rigueur, de neutralité axiologique dans l'objectivation des observations, dans l'interprétation des discours et des faits s'impose à l'analyse de l'anthropologue des terrains sensibles.

Bibliographie

ALBERA D., 2001, « Terrains minés », *Ethnologie française*, Vol. 31 : 5-13.

BERNARD J., 2007, « La gestion des émotions aux pompes funèbres, une compétence reconnue ? », *Formation emploi*, 99/2007 : 61-74.

BOUILLON F., FRESIA, M., TALLIO V., (éds), 2005, *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, EHESS (« Dossiers africains »), 208 p.

BONTA A., 2008, « Des images du terrain au terrain en images : de l'implication sensible à une écriture sensible en anthropologie », Travail de Jury Master en Anthropologie, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain.

BUÉ N., 2010, « Gérer les relations d'enquête en terrains imbriqués », *Revue internationale de politique comparée*, 4/2010 (Vol. 17) : 77-91.

CAMPION P., 2000, « La notion de fiction dans l'anthropologie », Communication au Colloque *La notion de fiction*, colloque en ligne organisé par l'association Fabula.org, mis en ligne le 15 novembre 2004, pierre.campion2.free.fr/caffergan.htm.

COPANS J., 1967, « Le métier d'anthropologue », *L'Homme*, tome 7, n°4 : 84-91.

FABBIANO G., 2008, « Déconstruire l'empathie. Réflexions sur l'art magique de l'ethnographie », *Journal des anthropologues*, n°114-115 : 185-202.

LABURTHE-TOLRA Ph., WARNIER J.-P., 1997, *Ethnologie Anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.

NICOLAS L., 2008, « L'empathie, aporie ou doute méthodologique ? », *Journal des anthropologues* : 114-115.

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, « La politique du terrain », *Enquête*, consulté le 02 mars 2014, <http://enquete.revues.org/263>.

PAPADANIEL Y., 2008, « Empathie des acteurs, empathie du chercheur », *Journal des anthropologues*, n°114-115 : 129-144.

PIAN A., 2012, « Un terrain dit 'sensible' dans le champ des migrations : réflexivité sur une expérience marocaine », *Migrinter*, n°9 : 79-90.

SAKOYAN J., 2006, « Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie », in Bouillon F., Fresia M., Tallio V. (dir.), *Bulletin Amades*, <http://amades.revues.org/index353.html>.

SIZORN M., 2008, « Expérience partagée, empathie et construction des savoirs », *Journal des anthropologues*, n°114-115, consulté le 02 mars 2014, <http://jda.revues.org/302>.

VULBEAU A., 2007, « L'approche sensible des quartiers "sensibles". Une posture de proximité », *Informations sociales*, 2007/5, n° 141 : 8-13.



Sylvain Batianga-Kinzi est doctorant en anthropologie à l'Université d'Aix Marseille
et enseignant-chercheur à l'Université de Bangui en Centrafrique
E-mail : sylvain.bkinzi@gmail.com, batianga@yahoo.fr